

complétaient l'effet de la purification et devaient pour eux un gage de la félicité éternelle. Non-seulement ils étaient admis parmi les dieux, mais ils considéraient avec eux une société d'élus qui régnait sur les morts; car les mystères, en révélant aux hommes le véritable but de la vie, les préparait par cela même à la mort. »

Mourir, écrit Plutarque, c'est être initié aux grands mystères... Toute cette vie n'est qu'une suite d'erreurs, d'écarts pénibles, de longues courses par des chemins tortueux et sans issue. Au moment de la quitter, les craintes, les terreurs, les frémissements, les sueurs mortelles, une stupeur léthargique viennent nous accablant; mais, dès que nous en sommes sortis, nous passons dans des prairies délicieuses où l'on respire l'air le plus pur, où l'on entend des concerts et des discours sacrés, enfin où l'on est frappé de visions célestes. C'est là que l'homme, devenu parfait par sa nouvelle initiation, rendu à la liberté, véritable maître de lui-même, célèbre, couronné de myrte, les plus augustes mystères, converse avec des âmes justes et pures, et voit avec mépris la troupe impure des profanes, toujours plongée et s'enfonçant d'elle-même dans la boue et dans d'épaisse ténébreuse. »

Bien des siècles avant Plutarque, le rhéteur Anaxagoras dans ses conférences aux juges : « Vous êtes initiés et vous avez contemplé vos rites sacrés, célébrés en l'honneur des Déeses, afin que vous pussiez ceux qui commettent l'impureté, et que vous sachiez ceux qui ne se dépassent pas la justice. » Et Diogène se demandait avec raison si le dieu du ciel avait pu être initié, car il était initié, serait meilleur que celui d'Épiménondas, qui ne l'avait point été. Mais l'époque de Diogène et d'Épiménondas est déjà l'époque de la décadence religieuse de la Grèce, et il n'est pas douteux que la piété convaincue des anciens mystes n'eût fait place dès lors à une vague pratique.

Une question plus difficile est celle de savoir jusqu'à quel point l'enseignement des mystères avait un caractère rationnel et abstrait pour la généralité des initiés. Cet enseignement, dit avec beaucoup de sens M. Maury d'après M. Guignaut, demeurerait attaché aux solennités mêmes, et il n'en ressortait immédiatement; car il n'en formait pas une partie distincte, destinée à donner le mot d'un ou d'un long promette devant les yeux... Il participait du caractère du dogme, qui s'énonçait mais ne se démontre pas. Les mystères étaient en énoncé en quelque sorte visible de vérités morales, traduites par des images symboliques. Cet enseignement indirect ou figuré avait pour soutien une certaine préparation ou instruction préalable, communiquée ou par le mystagogue ou par les prêtres, mais présentée elle-même sous une forme symbolique ou mystique.

Cela revient à ce que dit Théodore : « Tous ne connaissent pas le sens, la plupart ne voient que la représentation. Les prêtres mêmes ne font qu'accomplir les rites; seul l'Épiménondas connaît le sens et le découvre à qui il convient. »

Ce caractère n'est pas, d'ailleurs, particulier aux mystères de la Grèce. D'autres cultes ont eu recours au langage qui parle aux yeux, et l'un de nos romans nous a laissé l'expression native des impressions populaires du moyen âge devant nos cérémonies religieuses, lorsqu'il fait dire à sa mère, comme paraphrasant le texte de Théodore : « Femme je suis porrette et ancienne. Ne rien ne sçait, onques lettres ne leuz. Au moultor voir dont sus paraisienne. Paradis point où sont harpes et lut. Et vuez enfer où dantes sont boulez. Le bien avoir fais moi, haute déesse. »

C'est tout à fait là le sentiment des fidèles d'Éleusis.

Y avait-il dans les mystères, outre l'enseignement de l'immortalité de l'âme, des représentations ayant pour but de faire comprendre l'unité de Dieu? Ce dogme essentiel reposait-il au fond de toute l'initiation? M. Maury considère cette notion comme ayant fait partie de l'enseignement ésoérique. Il ajoute que des philosophes ayant été révoltés de la charge d'hiérophante, ce qui arriva surtout lors du mouvement des idées platoniciennes, les doctrines nouvelles furent par là pénétrées dans l'enseignement des mystères, et substituèrent à la vieille théologie les spéculations de la philosophie.

Ici s'arrête la spéculation de M. Maury et de l'école qu'il représente sur la signification des mystères. Le croit, du reste, que la représentation de la mort de Zagreus, divinité phrygienne, dont l'annoyé avec Osiris est si frappante, était devenue, aux plus beaux temps de la Grèce, un acte nouveau du grand drame dont les dieux profanes actés étaient figurés par les Eleusiniens. On s'explique alors, dit-il, comment, en retrouvant à Suis et dans l'Égypte des mystères, c'est-à-dire des cérémonies analogues à celles qu'ils appellent ainsi, en reconnaissant des symboles voisins des leurs, des mythes du même ordre, les Grecs crurent que les lords du Nil avaient été le berceau

de leurs propres mystères. Mais M. Maury, qui donne cette explication comme si naturelle, ne dit pas que les mystères de quelle religion assez profonde les mystères déjà constitués ont pu subir une modification si considérable. Sans doute le culte de Dionysos prend à certaines époques une place nouvelle dans les mystères, et il suffirait du dialogue des Grenouilles d'Aristophane pour nous faire connaître qu'il était tombée dès lors la dévotion des dames d'Athènes. Mais la constatation de cette phase de l'histoire des mystères ne prouve nullement que les rites eussent été modifiés dans leur substance.

Bien au contraire de M. Maury, M. Lenormant croit que la symbolique éleusienne, dont les rapports mystiques demeurent une énigme à peu près indéchiffable si l'on continue à s'en tenir aux témoignages de l'antiquité, reçoit de l'étude du Rituel funéraire égyptien une lumière inattendue. C'est là qu'on apprend que la science est aussi nécessaire que la vertu pour assurer la destinée bienheureuse de l'âme humaine, et le travail que l'âme doit accomplir, soit dans cette vie, soit dans l'autre, afin d'acquiescer la science, à pour symbole l'exercice de l'agriculture. La science est une nourriture pour l'âme, de même que le blé est la nourriture du corps. On n'obtient le blé qu'en confiant le grain à la terre en l'ouvrant par la charrue, et en recueillant, lorsqu'elle est mûre, la nouvelle moisson, produit de la semence. C'est par une série d'opérations semblables que les dieux d'Éleusis ont parvenu à la science, condition de la béatitude : aussi est-elle représentée dans le Rituel comme pratiquant l'agriculture et recueillant la nourriture spirituelle qui doit la mettre en état de résoudre les problèmes les plus profonds que les juges de l'Ameuñt.

M. Lenormant explique ainsi le rite préparatoire du mystère d'Éleusis. Passant ensuite au premier acte du drame, il nous montre, d'après le Rituel, l'âme, engagée dans l'autre vie à la recherche de la béatitude, se trouvant dans un désert aride où elle succomberait sans la main si un dieu ne venait à son secours en lui donnant un breuvage qui la désaltère et la fortifie. A la fin de cette première série d'épreuves, elle arrive aux églises d'Éleusis, où elle ouvre le sein de la terre, y dépose le grain dont elle s'était d'abord nourrie, et recueille une moisson abondante dont le produit lui servira à se prémunir contre les terreurs et les embûches de l'interrogatoire redoutable qu'elle aura à subir devant le tribunal présidé par Osiris, avant de franchir le dernier degré qui la sépare de la béatitude.

Appliqué aux aventures de Cérès, l'Éleusis, j'ai jadis désigné l'abstinence de la déesse pendant son deuil. « Έπειν τον κείνην, j'ai lu le cyclope, n'a pas besoin de commentaire. Le reste, qui commence et finit par la ciste, se rapporte évidemment à l'institution des mystères. »

Appliqué aux voyages de l'âme, conformément aux idées égyptiennes, l'Éleusis, c'est le danger de mourir de faim que l'âme court dans le désert; « έπειν τον κείνην rappelle la boisson qui vient au moment le plus critique de la recherche de la ciste, le moment mystique que je devais cultiver; l'Éleusis, « έπειν τον κείνην, après avoir labouré la terre, j'ai recueilli la moisson dans les corbeilles, και τα καλύβης εις κείνην, et après cela je l'ai remise dans les corbeilles dans la ciste. » C'est d'ailleurs, j'ai gardé précieusement pour moi, sans me communiquer aux profanes, les fruits de ma première initiation.

M. Lenormant établit de même que les expressions sacrées τα πικράνα τροφόν, τα καλύβης τροφόν, ne peuvent s'entendre que de la nourriture spirituelle.

« Le tympanum appartenait, dit-il, à Déo; la cymbale était consacrée à Coré. Le murmure du tympanum pouvait avoir initié le frémissement de Brimo; la cymbale aurait rendu les cris de Proserpine... Τα κερύκελον τροφόν exprimerait la notion qui résulte du premier inceste, τα καλύβης τροφόν l'enseignement fourni par le second. La première union, celle de la matière inerte et du principe actif qui en est sorti, ne se dégage pas encore des liens du chaos : elle a quelque chose d'épais comme la nourriture solide; le mouvement circulaire du rhanbos ou du tympanum en captive l'enlacement et l'embaras. La seconde union, où se dégage le feu de la croissante de la nature, possède déjà l'élasticité et la force de pénétration de la voix et de l'espèce; par le progrès de l'émanation divine, elle devient fluide comme une boisson; les ondes sonores produites par la percussion de la cymbale en sont l'emblème ingénieux. »

Dans le même système, la phrase λυπεροί γρησι, j'ai porté le cernos, doit s'appliquer à la scène qui suit les deux incestes, celle de Dionysos déchiré par les Titans. M. Lenormant donne ici à λυπεροί (rapporté à σίνα, cerno, distiller) le même sens qu'à λυπεροί, cribler, van. Il l'applique à la dispersion des membres du dieu.

C'est ainsi que l'éminent archéologue interprète la seconde partie du drame d'Éleusis. Il fait remarquer que la religion égyptienne,

dans son sanctuaire le plus anguste, et au point de départ des émanations divines, nous montre de même un dieu mari de sa mère : Jupiter lubrique et le béliér, à la nature duquel il s'associe, se trouvent également à Thébes. Nous ne saurons pas plus loin cette comparaison; nous dirons seulement que la connaissance des institutions et des dogmes de l'Égypte ne fut point étrangère à l'établissement des mystères de la Grèce. Ajoutons, au sujet de l'ancien acte de la représentation des mystères, que de la même manière, lorsque le mot égyptien offre aux dieux de l'Ameuñt l'image du zacté, funéraire, il identifie son sort avec le renouvellement indéfini de la nature.

De plus amples développements ont, du reste, été donnés sur ces analogies des mystères de la Grèce et des idées égyptiennes dans une analyse du système de M. Lenormant, par M. J. Larocque (l'Institut, 2e section, octobre 1859). Un numéro du même journal (janvier 1865) contient le résumé des recherches les plus intéressantes des recherches exécutées par M. François Lenormant, après la mort de son illustre père, sur la voie Éleusiniense, la voie sacrée suivie dans la procession d'Athènes à Éleusis. Les découvertes que cet érudit avait faites de ces stations avaient lieu, sur cette voie, devant les héros de Zarés, l'inventeur de la musique, d'Hippoponon et d'Eumolpe. M. François Lenormant avait été assez heureux, à la date d'une de nos dernières années, de ces deux derniers monuments.

— II. PETITES ELEUSINIENNES OU MEUX PETITS MYSTÈRES. « On ne sait, écrit M. Guignaut, auquel nous devons le travail le plus complet et le plus judicieux sur les mystères anciens, rien de précis sur les rites des Éleusiniens, et nous ne connaissons que les mystères. Et c'est fort arbitrairement, comme l'a démontré surabondamment M. Lobeck, que Sainte-Croix, et, d'après lui, M. Creuzer, ont tracé le tableau. Il est fait mention d'un rite qu'on se choisait la demeure dans les saints d'Éleusis, aimable et charmante déesse qui nourrit tous les mortels, qui, la première, a fait plier sous le joug le bœuf labourer et le plus industrieux homme et le plus dur des aliments; toi qui favorises la végétation, qui partages les autels de Bacchus et jous de brillants honneurs, qui portes dans les mains tes flambeaux, qui es pure, qui fais la joie de la faucille moissonneuse, toi qui habites toute terre et qui ensemences la terre, tu es mère féconde... vierge auguste qui nourris les générations... viens, bienheureuse et sainte déesse, viens, chargée des trésors de la moisson, amenant avec toi la paix, le bon ordre, la richesse, la félicité, les jouissances, et la santé, reine de tous les biens. »

On voit tout ce que la philosophie dut demander aux mystères, et tout ce que le christianisme lui-même leur a emprunté à son tour. Faire la part à chaque influence est une tentative téméraire; mais il faut reconnaître les causes différentes qui ont eu une influence plus ou moins grande dans la formation des philosophies et des religions. Tout se tient dans la nature et aussi dans l'histoire de l'esprit humain.

Les Eleusiniens durèrent longtemps. Sous le règne de l'empereur Adrien, elles furent transférées d'Éleusis à Rome, où on les célébra avec les mêmes cérémonies qu'en Grèce, mais avec plus de liberté et plus de licence; elles subsistèrent dans cette ville jusqu'au règne de Théodose le Grand, qui les abolit entièrement. Elles avaient duré plus de dix-huit siècles, selon les marbres.

N. Hymnes homériques, cités ci-dessus; Ellen, Platon, passim; Cicéron, Lois, II, c. xiv; Pausanias, X, c. xxii. Et parmi les ouvrages modernes: Creuzer, Symbolique; Freller, au mot ÉLEUSINIEN dans l'Encyclopédie classique de Pauly; Maury, les Religions de la Grèce ancienne.

ÉLEUSIS s. f. (é-leu-ziss — non mybol.) Entom. Genre d'insectes coléoptères pennés, de la famille des brachyptères, dont l'unique espèce habite Madagascar.

ÉLEUSIS, ville de l'Attique ancienne, à 15 kilom. N.-O. d'Athènes, près du golféronique, sur l'extrémité E. d'une hauteur rocheuse parallèle au rivage et séparé à 70 mètres du golfe. Elle fut fondée par le dieu Keraia. Cette ville, dont la fondation remonte aux temps les plus reculés, fut sa célébrité aux temples de Cérès et de Proserpine; ses mystères qui y étaient célébrés et qui passèrent pour les plus sacrés de la Grèce jusqu'à la chute du paganisme. C'était un des douze Etats originaires de l'Attique (V. ELEUSINIENS).

Éleusis possédait un temple immense et plusieurs grands et beaux édifices. Sous les mystères lui valut une grande prospérité. Elle fut détruite par Alario, en 396. Spont Wheeler, qui la visitèrent en 1676, la trouvèrent entièrement déserte. Dans le siècle nouveau, elle fut habitée par deux ou trois individus aujourd'hui un pauvre village nommé Eleusina ou Levina, corruption du mot Eleusis. Elle a repris son antique dénomination d'Éleusis en vertu d'un décret qui a restitué aux principales localités de la Grèce leurs noms classiques de l'antiquité.

« Cette ville, dit Bernouff, est entièrement déchu de son antique splendeur : ses monuments sont tous détruits jusqu'à ses tombeaux; fondements; son port est ruiné; ses édifices ne restent plus que la masse de statues d'Éleusis ou Levina, corruption du mot Eleusis. Elle a repris son antique dénomination d'Éleusis en vertu d'un décret qui a restitué aux principales localités de la Grèce leurs noms classiques de l'antiquité. »

ÉLEUTH ou OLOTE, dialecte mongol. V. KALMOUK.

Voici d'abord la fin de l'hymne à Proserpine : « Auguste déesse, souveraine de tous les êtres, vierge qui prodiges les fruits, déesse à la douce parole, à cornes recourbées, seule des dieux et des mortels, messagère du printemps, te plaisant aux parfums des prières, révélant ton corps sacré dans les pensées vertes qui promettent les moissons et ravie pour la coupe nuptiale aux jours de l'automne, toi qui sèves la vie et la mort pour les malheureux mortels, toi justement nommée Persephone, car tu produis et tu détruis sans cesse, exauce nos vœux, ô bienheureuse déesse, envoie-nous les fruits du sein de la terre, fais fleurir parmi nous la paix, la douce santé, accorde-nous une vie fortunée qui nous conduise par une heureuse vieillesse à la demeure, ô reine ! et à celle du tout-puissant Pluton. »

Citons encore quelques passages de l'hymne à Cérés, qui est conçu dans le même esprit. À DÉMÈTRE ELEUSINIEN. Offrande de parfums.

« Déo, mère de tous les êtres, divinité aux mille noms divers, auguste Déméter, nourrice des jeunes gens, toi qui donnes la bonté et la richesse, qui fais croître les épis, qui prodiges tous les biens, qui le plus à la paix, aux pénibles travaux des champs, qui répands les semences, qui entasses les gerbes, qui béis les épis, qui nourris les peuples de la terre, qui choisit la demeure dans les saints d'Éleusis, aimable et charmante déesse qui nourris tous les mortels, qui, la première, a fait plier sous le joug le bœuf labourer et le plus industrieux homme et le plus dur des aliments; toi qui favorises la végétation, qui partages les autels de Bacchus et jous de brillants honneurs, qui portes dans les mains tes flambeaux, qui es pure, qui fais la joie de la faucille moissonneuse, toi qui habites toute terre et qui ensemences la terre, tu es mère féconde... vierge auguste qui nourris les générations... viens, bienheureuse et sainte déesse, viens, chargée des trésors de la moisson, amenant avec toi la paix, le bon ordre, la richesse, la félicité, les jouissances, et la santé, reine de tous les biens. »

On voit tout ce que la philosophie dut demander aux mystères, et tout ce que le christianisme lui-même leur a emprunté à son tour. Faire la part à chaque influence est une tentative téméraire; mais il faut reconnaître les causes différentes qui ont eu une influence plus ou moins grande dans la formation des philosophies et des religions. Tout se tient dans la nature et aussi dans l'histoire de l'esprit humain.

Les Eleusiniens durèrent longtemps. Sous le règne de l'empereur Adrien, elles furent transférées d'Éleusis à Rome, où on les célébra avec les mêmes cérémonies qu'en Grèce, mais avec plus de liberté et plus de licence; elles subsistèrent dans cette ville jusqu'au règne de Théodose le Grand, qui les abolit entièrement. Elles avaient duré plus de dix-huit siècles, selon les marbres.

N. Hymnes homériques, cités ci-dessus; Ellen, Platon, passim; Cicéron, Lois, II, c. xiv; Pausanias, X, c. xxii. Et parmi les ouvrages modernes: Creuzer, Symbolique; Freller, au mot ÉLEUSINIEN dans l'Encyclopédie classique de Pauly; Maury, les Religions de la Grèce ancienne.

ÉLEUSIS s. f. (é-leu-ziss — non mybol.) Entom. Genre d'insectes coléoptères pennés, de la famille des brachyptères, dont l'unique espèce habite Madagascar.

ÉLEUSIS, ville de l'Attique ancienne, à 15 kilom. N.-O. d'Athènes, près du golféronique, sur l'extrémité E. d'une hauteur rocheuse parallèle au rivage et séparé à 70 mètres du golfe. Elle fut fondée par le dieu Keraia. Cette ville, dont la fondation remonte aux temps les plus reculés, fut sa célébrité aux temples de Cérès et de Proserpine; ses mystères qui y étaient célébrés et qui passèrent pour les plus sacrés de la Grèce jusqu'à la chute du paganisme. C'était un des douze Etats originaires de l'Attique (V. ELEUSINIENS).

Éleusis possédait un temple immense et plusieurs grands et beaux édifices. Sous les mystères lui valut une grande prospérité. Elle fut détruite par Alario, en 396. Spont Wheeler, qui la visitèrent en 1676, la trouvèrent entièrement déserte. Dans le siècle nouveau, elle fut habitée par deux ou trois individus aujourd'hui un pauvre village nommé Eleusina ou Levina, corruption du mot Eleusis. Elle a repris son antique dénomination d'Éleusis en vertu d'un décret qui a restitué aux principales localités de la Grèce leurs noms classiques de l'antiquité.

ÉLEUTH ou OLOTE, dialecte mongol. V. KALMOUK.

ÉLEUTHER, fils d'Apollon et d'Éthuse, fonda la ville d'Éleutherie, en Béotie, éleva le premier une statue en l'honneur de Bacchus et propagea le culte de ce dieu. Un autre Eleuther, un des neuf curés de la Crète, donna à cette île le nom d'Éleutherie et y fonda une ville appelée Eleuthera.

ÉLEUTHERA, île de l'Amérique centrale, appartenant au Pérou.

au pied de la colline, les restes de la jettée qui protégeait le port contre les vents de N.-E. et N. et les ruines des Propylées sont de construction romaine. Les barbares de la grande invasion n'ont laissé aucune trace de leur passage; mais la tour qui domine Eleusis est une tour franque. On trouve dans le village plus d'une maison qui date de la domination des Turcs, et se reconstruit à la forme de ses arcades. Les ruines d'Eleusis sont peu intéressantes : quelques pierres helléniques, quelques aires de maisons sur les rochers. »

Les villes tant soit peu importantes de la Grèce entretenaient des conducteurs ou des sortes de guides appelés mystagoges; ils étaient établis par le magistrat même, afin d'indiquer aux voyageurs tous les monuments et tous les objets dignes de leur attention. Ces conducteurs prétendaient tout expliquer, et, quand ils ne pouvaient se tirer d'embarras par une vérité, ils en sortaient par un mensonge. À Eleusis les mystagoges montraient aux étrangers un champ nommé Rharia, dont on ne devait, selon eux, s'approcher qu'avec le plus religieux respect, parce qu'il avait servi aux premiers essais de l'agriculture; c'est là, disaient-ils, qu'ont été faites les semences de l'orge dont Cérés fit présent aux Athéniens. Mais d'autres mystagoges montraient aussi d'autres champs qui, comme le Rharia d'Eleusis, avaient servi aux mêmes essais. Toutes les populations de la Grèce avaient des traditions particulières qui se détruisaient les unes les autres à force de se contredire. C'est ainsi que les habitants de Sciron, au rapport de Pline (Præc. cond. nat. l. i), prétendaient que les terres avoisinées étaient cultivées avant celles d'Eleusis, et que chez eux on trouvait les premiers défrichements et les plus anciens monuments de l'agriculture. Toujours en l'honneur des fêtes de Cérés et de la célébration des mystères de la déesse démetre à Eleusis par le consentement des Athéniens.

Indépendamment des trois cantons qui formaient le district d'Athènes (la Diacrie ou pays montagneux, la Paratie ou plaine maritime, et le Pédion ou la campagne même d'Athènes), on y avait encore incorporé, dans la plus haute antiquité, tout le territoire d'Éleusis, qui formait originellement un royaume particulier et indépendant; c'est-à-dire, en termes moins exagérés, le domaine très-borné de quelque petit chef de la classe de ceux qui s'étaient fort multipliés dans la Grèce aux temps héroïques et que l'on appelle rois.

Les habitants d'Eleusis se soulevèrent volontairement à la domination d'Athènes, à condition qu'on leur accordât les droits dont jouissaient les autres peuples de la république. Le roi de l'Empireur Adrien, elles furent transférées d'Eleusis à Rome, où on les célébra avec les mêmes cérémonies qu'en Grèce, mais avec plus de liberté et plus de licence; elles subsistèrent dans cette ville jusqu'au règne de Théodose le Grand, qui les abolit entièrement. Elles avaient duré plus de dix-huit siècles, selon les marbres.

N. Hymnes homériques, cités ci-dessus; Ellen, Platon, passim; Cicéron, Lois, II, c. xiv; Pausanias, X, c. xxii. Et parmi les ouvrages modernes: Creuzer, Symbolique; Freller, au mot ÉLEUSINIEN dans l'Encyclopédie classique de Pauly; Maury, les Religions de la Grèce ancienne.

ÉLEUSIS s. f. (é-leu-ziss — non mybol.) Entom. Genre d'insectes coléoptères pennés, de la famille des brachyptères, dont l'unique espèce habite Madagascar.

ÉLEUSIS, ville de l'Attique ancienne, à 15 kilom. N.-O. d'Athènes, près du golféronique, sur l'extrémité E. d'une hauteur rocheuse parallèle au rivage et séparé à 70 mètres du golfe. Elle fut fondée par le dieu Keraia. Cette ville, dont la fondation remonte aux temps les plus reculés, fut sa célébrité aux temples de Cérès et de Proserpine; ses mystères qui y étaient célébrés et qui passèrent pour les plus sacrés de la Grèce jusqu'à la chute du paganisme. C'était un des douze Etats originaires de l'Attique (V. ELEUSINIENS).

Éleusis possédait un temple immense et plusieurs grands et beaux édifices. Sous les mystères lui valut une grande prospérité. Elle fut détruite par Alario, en 396. Spont Wheeler, qui la visitèrent en 1676, la trouvèrent entièrement déserte. Dans le siècle nouveau, elle fut habitée par deux ou trois individus aujourd'hui un pauvre village nommé Eleusina ou Levina, corruption du mot Eleusis. Elle a repris son antique dénomination d'Éleusis en vertu d'un décret qui a restitué aux principales localités de la Grèce leurs noms classiques de l'antiquité.

ÉLEUTH ou OLOTE, dialecte mongol. V. KALMOUK.

ÉLEUTHER, fils d'Apollon et d'Éthuse, fonda la ville d'Éleutherie, en Béotie, éleva le premier une statue en l'honneur de Bacchus et propagea le culte de ce dieu. Un autre Eleuther, un des neuf curés de la Crète, donna à cette île le nom d'Éleutherie et y fonda une ville appelée Eleuthera.

ÉLEUTHERA, île de l'Amérique centrale, appartenant au Pérou.

pléé aussi Alabaster, faisant partie de l'archipel des Lucayes et située entre l'île de San-Salvador au S.-E. et l'île Abaco au N.-O., par 24° 38' de lat. N. et 72° 29' de long. O.; superficie, 25 kilom. carrés; pop., 3,400 hab. C'est l'île la plus fertile du groupe. Recolte abondante d'ananas et de coton.

ÉLEUTHÉRANTHÈRE adj. (é-leu-té-ran-tère — du gr. eleutheros, libre, et d'antière). Bot. Dont les anthères ne sont pas soudées ensemble. Il en dit aussi ÉLEUTHÉRANTHÈRE, ÉB.

— s. f. Plante de Saint-Domingue. ÉLEUTHÉRATE adj. (é-leu-té-ra-te — du gr. eleutheros, libre). Entom. Se dit des insectes qui ont la mâchoire libre.

— s. m. pl. Ordre d'insectes caractérisés par une mâchoire libre, ou, portant des palpes, lequel ordre correspond exactement aux coléoptères.

ÉLEUTHÈRE s. m. (é-leu-té-re — du gr. eleutheros, libre). Hist. Nom que l'on donna aux tombeaux des soldats d'Adraste qui périrent dans la guerre de Troie.

— Entom. Genre de coléoptères hétéromères. ÉLEUTHÈRE (saint), douzième pape, né à Nicopolis, mort à Rome en 192. Il s'appela Abondio et il avait été diacre du pape Anicet lorsqu'il devint souverain pontife en 177. Éléusis, l'ancien nom de la ville de Lucius, roi de la Grande-Brétagne, il envoya des missionnaires pour prêcher dans ce pays. Quelques-uns ont accusé, sans preuves, le pape d'avoir partagé les opinions des montanistes. Sous son pontificat, éclata le rapport de Baroniis, vif s'élever dans son sein plusieurs hérésies nouvelles. On célèbre sa fête le 26 mai.

ÉLEUTHÈRE (saint), un des compagnons du martyre de saint Denis. Il vivait au XI^e siècle. L'Église l'honore le 9 octobre.

ÉLEUTHÈRE (saint), évêque belge, né à Tournai en 450, mort en 532. Il fut évêque de Tournai à l'âge de trente-six ans. Éleuthère eut à lutter contre les païens et les hérétiques, et mourut d'une blessure à la tête que lui fit un de ces derniers. On lui attribue une Profession de foi, quelques Sermons et une prière; mais il n'est pas prouvé que ces ouvrages, insérés dans la Bibliotheca Patrum, soient réellement de lui. L'Église l'honore le 20 février.

ÉLEUTHÈRE, enuque et chambellan de l'empereur Héraclius, exarque de Ravenne, mort en 617. S'étant révolté contre l'empereur, il marcha sur Rome à la tête de son armée, et fut pendu à la route, égaré par ses propres soldats, qui portèrent sa tête à Héraclius.

ELEUTHERI ou ELEUTICII, peuple de la Gaule, dans l'Aquitaine Ire, au N. de Cadurci, sur le territoire de la ville de Rodez. ÉLEUTHÉRIA, nom sous lequel les Grecs honoraient la liberté comme une divinité. Ce nom est représenté dans cette ville jusqu'au règne de Théodose le Grand, qui les abolit entièrement. Elles avaient duré plus de dix-huit siècles, selon les marbres.

N. Hymnes homériques, cités ci-dessus; Ellen, Platon, passim; Cicéron, Lois, II, c. xiv; Pausanias, X, c. xxii. Et parmi les ouvrages modernes: Creuzer, Symbolique; Freller, au mot ÉLEUSINIEN dans l'Encyclopédie classique de Pauly; Maury, les Religions de la Grèce ancienne.

ÉLEUSIS s. f. (é-leu-ziss — non mybol.) Entom. Genre d'insectes coléoptères pennés, de la famille des brachyptères, dont l'unique espèce habite Madagascar.

ÉLEUSIS, ville de l'Attique ancienne, à 15 kilom. N.-O. d'Athènes, près du golféronique, sur l'extrémité E. d'une hauteur rocheuse parallèle au rivage et séparé à 70 mètres du golfe. Elle fut fondée par le dieu Keraia. Cette ville, dont la fondation remonte aux temps les plus reculés, fut sa célébrité aux temples de Cérès et de Proserpine; ses mystères qui y étaient célébrés et qui passèrent pour les plus sacrés de la Grèce jusqu'à la chute du paganisme. C'était un des douze Etats originaires de l'Attique (V. ELEUSINIENS).

Éleusis possédait un temple immense et plusieurs grands et beaux édifices. Sous les mystères lui valut une grande prospérité. Elle fut détruite par Alario, en 396. Spont Wheeler, qui la visitèrent en 1676, la trouvèrent entièrement déserte. Dans le siècle nouveau, elle fut habitée par deux ou trois individus aujourd'hui un pauvre village nommé Eleusina ou Levina, corruption du mot Eleusis. Elle a repris son antique dénomination d'Éleusis en vertu d'un décret qui a restitué aux principales localités de la Grèce leurs noms classiques de l'antiquité.

ÉLEUTH ou OLOTE, dialecte mongol. V. KALMOUK.

ÉLEUTHER, fils d'Apollon et d'Éthuse, fonda la ville d'Éleutherie, en Béotie, éleva le premier une statue en l'honneur de Bacchus et propagea le culte de ce dieu. Un autre Eleuther, un des neuf curés de la Crète, donna à cette île le nom d'Éleutherie et y fonda une ville appelée Eleuthera.

ÉLEUTHERA, île de l'Amérique centrale, appartenant au Pérou.

libre(lia, liberté). Antiq. gr. Gouvernement libre d'un Etat indépendant; Les saints prétendent que ÉLEUTHÉRIE disait quelque chose de plus que l'autonomie. (Montesq.) — Plur. Fêtes qui se célébraient tous les ans dans la plaine de Platée, en mémoire de la victoire d'Aristide et de Pausanias sur les Perses, et qui consistaient en un sacrifice de taureaux noirs à Jupiter, en éloges et en libations sur la tombe des héros morts pour la liberté de la Grèce, en jeux, etc. La fête célébrée par les Sarmiens en l'honneur de l'Amour. La fête que les affranchis célébraient le jour où ils recevaient leur liberté.

— Bot. Syn. de NECKERIA, genre de mousses. ÉLEUTHÉRIÈS s. f. pl. (é-leu-té-ri-ès — du gr. eleutheros, libre). Zool. Division d'un groupe des némozouaires, comprenant les espèces qui ont les zoolules libres.

ÉLEUTHÉRIEN adj. m. (é-leu-té-ri-en — du gr. eleutheros, libre). Mythol. gr. Surnom de Jupiter honoré dans les eleutheries. Surnom de Bacchus, comprenant les races qui ont les doigtz libres, et composé de deux familles, les psaryures et les pédimanes. ÉLEUTHÉROCLICES. Peuple de la Cilicie qui vivait sous un gouvernement libre, ce qui indique son nom, formé du grec eleutheros, libre.

ÉLEUTHÉRODACTYLE adj. (é-leu-té-ro-dak-tyle — du gr. eleutheros, libre, et daktulos, doigt). Zool. Qui a les doigtz libres. — s. m. Erpét. Genre de batraciens formés aux dépens des rainettes, et plus connus sous le nom d'HYLON. V. ce mot.

— s. m. pl. Ordre de la classe des mammifères marins, comprenant les animaux qui ont les doigtz libres, et composé de deux familles, les psaryures et les pédimanes. ÉLEUTHÉROGYNE adj. (é-leu-té-ro-jine — du gr. eleutheros, libre; gyne, femelle). Bot. Dont l'ovaire n'est point adhérent au calice.

ÉLEUTHÉROGYNE s. f. (é-leu-té-ro-jin — rad. eleuthérogyne). Bot. Classe des plantes à ovaire libre. ÉLEUTHÉRO-LACONIE, nom donné à la partie méridionale de la Laconie, affranchie par Auguste de la domination de Sparte; ville principale, Gythium.

ÉLEUTHÉROMACROSTÔME adj. (é-leu-té-ro-ma-kro-stô-mo — du gr. eleutheros, libre; makros, large; stômion, filet). Bot. Qui a les étamines libres et inégales. ÉLEUTHÉROMANE s. f. (é-leu-té-ro-ma-ne — rad. eleuthéromane). Amour passionné de la liberté. Ce mot est de Diderot.

ÉLEUTHÉROMANIE s. f. (é-leu-té-ro-ma-ni — rad. eleuthéromane). Amour passionné de la liberté. ÉLEUTHÉROPHOBIE adj. (é-leu-té-ro-pho-be — du gr. eleutheros, libre; phobos, je crains). Qui a la liberté en horreur.

— s. m. Epon. passionné de la liberté: Les Eleuthéromanes, personnages allégoriques de l'Enfer du Dante, marchent la tête tournée en arrière, et leurs larves tombent sur leur tête. ÉLEUTHÉROPHOBIE s. f. (é-leu-té-ro-pho-bi — rad. eleuthérophobe). Horreur de la liberté.

ÉLEUTHÉROPHYLLE adj. (é-leu-té-ro-phi-lye — du gr. eleutheros, libre; phylon, feuille). Bot. Qui a les feuilles libres; # Il dit aussi ÉLEUTHÉROPHYLLE, INE. — s. f. pl. Section de la famille des hépatiques, caractérisée par une tige munie de feuilles libres et distinctes. # On dit aussi HÉPATIQUES CAULESCENTES ou FOLIEES.

ÉLEUTHÉROPODE adj. (é-leu-té-ro-po-de — du gr. eleutheros, libre; pous, podes, pied). Zool. Qui a les pieds libres ou les nageoires ventrales séparées. — s. m. pl. Ichtyol. Famille de poissons comprenant les genres gobie et rém